7

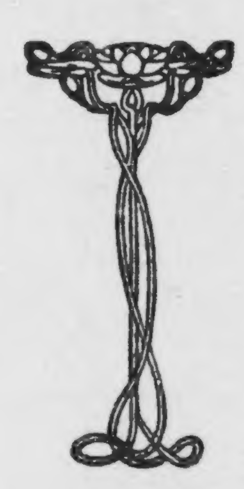
LOUIS COUPAL

CEUX QUI SOUFFRENT

PIÈCE EN UN ACTE

PREMIÈRE ÉDITION

7



IMPRIMERIE DE L'INST. DES SOURDS-MUETS
MONTRÉAL

A MA MERE

CEUX QUI SOUFFRENT

DRAME EN UN ACTE

DE

LOUIS COUPAL



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Le Père Léopold, 50 ans.

La Mère Pauline, 45 ans.

Leur Fils, Paul, 15 ans.



CEUX QUI SOUFFRENT.

Drame en un Acte.

La scène se passe à Grünthal, Saxe, Allemagne du Sud, au quatorzième siècle.

SCÈNE I

Une salle garnie. — Porte au fond et portes latérales. — Fenêtres latérales. — Au dehors, la tempête, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, gronde très fort. Au lever du rideau, Paul est sur la scène et regarde, pensif, à une des fenêtres.

Paul. — Ah! quelle affreuse tempête! Les éclairs sillonnent la nue et vont se perdre en-

suite dans la sinistre noirceur. Au loin, le tonnerre gronde. (*Un instant.*) Il semble se rapprocher. (*Un instant.*). Il s'éloigne. (*Un instant.*) Là, tout près, sur un arbre, la foudre vient de tomber. Quel spectacle terrible! (*Pensif, et après un instant.*) Il fera bon prier pendant qu'en la nature tout dira la force de notre Dieu. (*Il se met à genoux et commence:*) Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.......... (*Il se lève brusquement.*) Non, pas comme nous pardonnons; je ne peux pas, je ne veux pas pardonner aux bourreaux saxons qui font pleurer tant de mères bohémiennes. Depuis que j'ai vu ma douce maman pleurer, quand on condamna mon père à la prison, je sens que mon cœur s'endurcit; je sens, à la vue du saxon, mon sang bouillir dans mes veines et mon cœur redoubler ses battements. Je ne puis croire que le Dieu qui a mis tant de fierté en mon âme m'ordonnerait de pardonner aux tyrans qui, depuis tant d'années, oppressent notre race. Si toutes les races anciennes qui

vivaient sous la domination d'oppresseurs sans vergogne avaient écouté le conseil du Pater, la tyrannie aurait à jamais établi son empire sur le monde, et jamais le faible n'aurait élevé la voix pour défendre sa langue et sauvegarder sa foi. Jamais le faible n'aurait pu respirer l'air de la liberté; toujours, un drapeau oppresseur aurait étendu sur les peuples vaincus par la force du nombre ses plis étouffants. Je ne puis croire que le Dieu qui a vu, du haut de son ciel, les pères de nos persécuteurs actuels brûler, pour des vétilles, de chétives créatures; je ne puis croire que ce Dieu, qui a vu toute une race conduite en esclavage par le saxon exécré, veuille réellement me dire qu'il me faille arrêter les vibrations de mon âme indignée; qu'il me faille étouffer mon cœur quand il me montre qu'il est le siège de mes rêves de liberté. (*A la fenêtre.*) La tempête redouble sa fureur. (*Un instant.*) Ah! c'est bien l'image de ce qui se passe en moi-même! Ma mère avait imprégné mon âme, dès mes jeunes ans, de principes de foi; et voici que j'en suis venu à douter que Dieu ait voulu que les hommes se pardonnent leurs mutuelles offenses, comme nous voulons que lui-même nous pardonne. Je me souviens encore, lorsque j'avais quatre

ou cinq ans, aux genoux de ma mère, je répétais, après elle, ces paroles auxquelles je ne veux plus croire aujourd'hui ; ces paroles que je ne devrais plus dire parce qu'elles me condamnent chaque fois que je les répète. Je sens, cependant, que si je pouvais pardonner je serais heureux. Cette haine me ronge le cœur et je prévois qu'elle abrégera ma vie. Si je pouvais faire se calmer cet ouragan de haine qui déracine de mon âme les principes implantés quand j'étais tout petit, je sais que je reprendrais mon bonheur d'autrefois.

SCÈNE II

Paul et Pauline, sa mère, *arrivant par le fond.*

Pauline — Quelle tempête, mon enfant! Et ton père qui doit être en route en ce moment........ Si, du moins, avant le fort de l'ouragan, il a pu atteindre quelque abri.......... Depuis que le malheur est venu frapper chez nous il me semble que la déveine est toujours là, à la porte, et qu'elle nous guette.

Paul. — Ne craignez rien, mère ; la Providence arrangera bien les choses. Si Dieu

laisse, depuis sept ou huit ans, nos ennemis s'acharner sur notre famille, n'allez pas croire que lui-même, maintenant, irait s'unir à nos ennemis pour nous écraser. Oui, calmez-vous, mère, ayez confiance en Dieu! (*A part.*) Pauvre mère, si tu savais que le Dieu en qui je te dis d'avoir confiance, si tu savais que je commence à douter qu'il existe.

Pauline. — Tu as raison, mon enfant; j'étais trop prompte à douter de la bonté du Seigneur du ciel. C'est que, vois-tu, depuis nos malheurs, je me suis habituée à me défier de tout. — Mais j'ai eu tort.

Paul. — Maintenant, mère, penses-tu que papa, en dépit des préjugés de race des juges, a pu réussir à gagner sa cause?

Pauline. — C'est plus que je ne puis te dire; cependant j'espère que Dieu ouvrira les yeux de ces hommes infâmes qui, depuis trop longtemps déjà, s'acharnent sur notre race et font peser sur les épaules de ton père des responsabilités qu'il n'a pas. (*Elle s'asseoit près de la table.*)

Paul. — (*Ironique et à part.*) J'espère que Dieu........... Et moi, je n'espère plus. De-

puis que j'ai lu, dans l'histoire du monde, comment il ouvre, ou, plutôt, comment il n'ouvre pas les yeux des méchants, depuis ce temps j'ai commencé à douter.

Pauline. — Mon fils?

Paul. — Quoi, mère!

Pauline. — Veux-tu que je te raconte un petit trait que m'a souvent raconté ma mère? Cela nous encouragera à supporter patiemment nos souffrances et nous montrera, quand nos âmes succombent sous des peines très grandes — que, quelquefois, Dieu suscite des tempêtes en nous-mêmes afin de nous faire voir, à travers l'accalmie de nos âmes, sa Providence bénie.

Paul. — Vas-y, maman; je t'écoute.

Pauline. — Je commence: il y a plusieurs siècles, dans une ville dont je ne me souviens plus du nom, une statue se dressait sur la place publique. Cette statue tenait d'une main les plateaux d'une balance, et de l'autre un glaive, ce qui signifiait que la justice avait sous sa garde les lois du pays. Les oiseaux, sans crainte du glaive qui brillait au-dessus

d'eux aux rayons du soleil, avaient construit leurs nids dans les plateaux de la balance.

Dans la suite des temps, la corruption se mit dans les lois du pays ; la force prit la place du droit, les puissants opprimèrent les faibles. Il arriva alors qu'un jour un collier de perles fut perdu dans le palais d'un gentilhomme de la ville ; presque aussitôt, les soupçons se portèrent sur une pauvre orpheline qui était servante dans la maison.

Après un semblant de procès, la jeune domestique fut condamnée à mourir sur l'échafaud ; et elle subit avec résignation l'injuste sentence.

A peine cette inique exécution était-elle accomplie, qu'un orage éclata sur la ville, le tonnerre frappa la statue de bronze, et arracha violemment les plateaux de la balance qui vinrent se briser sur le pavé. Dans le creux de l'un de ces plateaux, on trouva le nid d'une pie, et l'on fut stupéfait en apercevant le collier de perles enlacé dans les liens de bois qui avaient servi à la construction du nid.

Paul. — Oui, mère, l'innocence de la jeune fille fut reconnue ; mais cela ne lui rendit pas la vie.

Pauline. — Non, certes ; mais je veux simplement te faire remarquer que si ton père est, pour la deuxième fois, condamné à aller en prison, on pourra encore montrer au public que l'auteur de tes jours a été condamné injustement, et peut-être que les juges, pris de honte, commueront sa sentence.

Paul. — Eux, avoir honte, des saxons purs depuis le jaune de leurs cheveux jusqu'à la pointe de leurs orteils ! N'allez pas croire qu'un peuple sans idéal ait des fils qui puissent rougir. La race saxonne est trop égoïste pour qu'aucun noble sentiment de générosité et de repentir puisse sortir de l'âme de ses fils. Qu'ai-je dit ? J'ai parlé de leur âme ; mais ils n'en ont pas : l'histoire du peuple germain, depuis au-delà d'un siècle, nous en fournit la preuve. La fin du siècle dernier nous a montré comment la culture saxonne agit envers des femmes et des enfants sans défense ; elle nous a montré qu'il existait encore au quatorzième ou, plutôt, au treizième siècle des gens dont la soif de l'or et des plaisirs était assez grande pour leur faire ramasser dans la fange et le sang l'objet de leur cupidité. Vous m'avez raconté un petit trait, tout à l'heure, pour me montrer que

Dieu peut se charger de faire voir l'innocence d'un être ; permettez-moi de vous en raconter un pour vous montrer comment même les descendants des peuples barbares de l'Afrique se savent supérieurs, sur plusieurs points, aux Saxons.

C'était pendant les guerres de l'Allemagne contre la Bohême, alors que nos braves frères, mal armés et bien inférieurs en nombre, défendaient la patrie contre une race de bandits. Vainqueurs dès le commencement, ils sentaient qu'enfin ils allaient succomber, écrasés par le nombre.

Incapables de nourrir les nombreux prisonniers qu'ils avaient faits, ils leur donnaient la liberté. Or, en s'en allant vers les siens, un de ces prisonniers fut hébergé chez un fermier bohémien d'un petit village. Dans la nuit, l'ancien captif rentra dans la chambre du fermier, et s'apprêtait à lui voler le peu d'argent que contenait sa bourse quand un serviteur nègre, réveillé par le bruit des pas, arriva dans la chambre et tua d'un coup de massue, le voleur imprudent. Le cadavre roula sur le plancher pendant que les gens de la maison se levaient en sursaut.

Alors, on put voir le colosse noir tirer de

sa poche un poignard, couper la chemise du misérable saxon, lui ouvrir le cœur pour y jeter ses quelques épargnes, en disant: tiens, tu en veux de l'argent! Eh bien, je t'en donne! Avec un geste de suprême mépris, il s'éloigna en répétant, ironiqué: je croyais que les saxons étaient des gens civilisés......

De cette petite histoire il se dégage un exemple frappant d'ingratitude et d'égoïsme à mettre au crédit de la race qui, depuis quelques années, poursuit mon père de sa haine. (*Tous deux restent sans mot dire quelques instants.*)

Pauline. — Paul, tu dois être fatigué; il est déjà tard, ne voudrais-tu pas aller te reposer un peu?

Paul. — Non, maman, je préfère attendre et savoir des nouvelles de papa.

Pauline. — Va te reposer. Je t'éveillerai aussitôt que ton père sera de retour. (*Elle regarde à la fenêtre.*) Le temps est calme (*Un instant.*) Je vais demeurer ici pendant ton sommeil. Va, mon Paul! (*Paul sort à gauche, après avoir baisé sa mère et lui avoir dit:*) Bonsoir!

Pauline. — Bonne nuit !

SCÈNE III.

Pauline, *seule.*

Pauline. — Quelle tristesse envahit son âme ! Il faudra donc que désormais lui aussi souffre avec nous ! J'ai pu lui dérober pendant assez longtemps toutes nos misères ; mais, à présent, je ne le puis plus : il est toujours près de moi, épiant mes moindres démarches, scrutant les traits de mon visage pour y lire quelque chose que souvent je voudrais lui cacher.

Quand je mis la main dans la main de cet homme que j'aime, je promis que je partagerais ses joies et ses souffrances. C'est ce que j'ai toujours fait. J'ai toujours été là pour le consoler quand les épreuves sont venues fondre sur lui. Mais il en est un, plus faible que nous deux, que je ne puis consoler. Notre Paul souffre pour nous trois, lui, si jeune et dont l'âme ne devrait pas même avoir été effleurée par la souffrance. Tous les jours je le vois dépérir. Un ferment de haine met tout ce petit être en émoi.

Ah ! les tigres, s'ils savaient combien ils font souffrir d'enfants et de mères ! Si les rôles pouvaient être intervertis pour quelques instants, ils verraient dans quel enfer dévorant ils nous plongent. Si, seulement, ils pouvaient entrevoir la grandeur des peines qu'ils font endurer à toute une race, j'ose dire qu'ils n'en agiraient pas ainsi ; ils nous laisseraient libres de faire enseigner à nos enfants notre langue et de les élever dans notre foi.

Depuis quelque temps, je commence à sentir que mon fils en est arrivé à douter un peu du Dieu de son enfance. Certaines paroles qu'il échappe tous les jours me portent à croire que quelque chose d'anormal se passe en lui. J'ai peur que mon fils, en perdant la foi, ne vienne mettre le comble à nos maux. (*Sanglotant, elle se jette à genoux devant un crucifix.*) Mon Dieu, pourquoi nous avoir ainsi abandonnés ? Pourquoi permettre que les projets des méchants soient couronnés de succès ? Pourquoi permettre qu'un père qui n'a fait que soutenir sa langue et sa foi soit condamné à la prison pour ce seul acte ? Pourquoi ? Mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse ! Je ne suis qu'une pauvre femme qui a beaucoup souffert. A l'aurore de ma carrière, j'entrevoyais la vie comme un passage

joyeux du berceau à la tombe. La terre me semblait un jardin de délices où je devais couler des années de bonheur. Oh ! la cruelle illusion ! Oui, Seigneur, aidez-moi à soutenir les rudes combats de cette triste vie sans faiblir ! (*Elle joint les mains et se traîne, à genoux, devant le crucifix.*) Venez, oui, venez adoucir ma souffrance ! (*Elle se lève.*) Ah ! si du moins la loi de Dieu permettait à celui qui souffre de mettre un terme à ses souffrances ! Mais non, elle lui ordonne de parcourir jusqu'au bout le chemin couvert de ronces et d'épines........ Je devrai donc parcourir jusqu'au bout cette route épineuse en donnant à mon fils l'exemple de la plus grande résignation ! A ton exemple, ô Christ, je consens à souffrir sans mot dire ! Viens, montre-moi les plaies de ton cœur et de tes mains ! Redis-moi que ma souffrance n'est rien en comparaison de la tienne. Cela me donnera le courage de supporter plus chrétiennement les croix que tu m'enverras.

Tout à l'heure, quand je parlais de terme à ma souffrance, je ne réfléchissais pas. Ma raison s'égarait. Je dois vivre par amour pour mon époux et pour mon fils ; je dois vivre pour pouvoir verser sur leurs âmes le baume de la consolation. Enfin, Dieu n'a-t-il

pas fait la femme pour être, en ce monde, la consolatrice des malheureux? Ne l'a-t-il pas faite pour que l'on vienne sur son sein verser des larmes? Pourquoi Dieu aurait-il fait la femme si ce n'était pour cela? (*Elle entend du chant venant de la chambre de Paul.*)

Air de "Je mets ma confiance."

Je suis bien jeune encore;
Et j'ai beaucoup souffert.
Le beau soleil qui dore
Les monts teintés de vert.
N'a jamais en mon âme
Mis un peu de douceur.
Et le hasard infâme
Veut me briser le cœur.

Pauline. — C'est mon Paul qui chante. Il n'a pu dormir; la pensée de son père a dû le hanter depuis qu'il est dans sa chambre.

Quand après des années
De peine et de douleur.
Bien des choses passées
Parleront de malheur.
Oui, j'aurai souvenance
De ces bien tristes jours,
Où l'atroce souffrance
Me laissait sans recours.

Mais avant que la tombe
Recueille tous mes os.
Bien avant que je tombe
J'irai sur leurs tombeaux.
Et d'un pied dédaigneux,
Je foulerai leurs cendres.
Et mon être orgueilleux
Maudira ces Sicambres.

Sans ma mère chérie
Qui m'aide et me soutient,
J'arracherais la vie
De ce corps sans chagrin.
Car à quoi bon de vivre,
Si l'on est malheureux ;
Mais certes je dois suivre
La trace des aïeux.

Oui, j'avais bien tort, tout à l'heure, de penser même à la loi qui défend d'attenter à ses jours ! Mon Paul a plus de courage que moi ; il supporte la vie parce que je suis près de lui.

SCÈNE IV

Pauline, Léopold.

Léopold. — (*Abattu.*) Bonsoir, Pauline.

Pauline. — (*Allant au-devant de son époux et l'embrassant.*) Bonsoir, mon Léopold! Et quoi de nouveau, cher époux? (*Le père reste pensif.*) Tu ne réponds pas! Quelques mauvaises nouvelles, sans doute?

Léopold. — Je ne voulais pas te parler de ces choses maintenant; mais comme ma physionomie a trahi l'anxiété de mon cœur je vais être franc, je vais tout te raconter ce qui s'est passé. Tu seras forte, n'est-ce pas?

Je suis arrivé à la ville avant hier, au matin. La cour commençait à siéger dans l'avant-midi même. Je me rendis de suite à la cour. La première cause qui parut fut la mienne. On avait amené force témoins pour déposer contre moi. J'aurais, comme je l'ai fait, avoué que la chose était vraie: il n'était pas nécessaire de tant de gens pour dire une chose que j'avouais avec franchise. Le point essentiel du litige était dans l'interprétation de l'acte par le juge. Et le juge en a décidé dans les lignes de son fanatisme de race, en

me disant, ironique: pour une semblable faute, il y a quelques années, vous avez passé deux ans et demi à l'ombre; cette fois-ci, encore pour vous apprendre à obéir aux lois du pays, vous ferez cinq ans de prison.

SCÈNE V

Pauline, Léopold et Paul.

Paul. — (*Il arrive de la gauche, comme le père achève ces derniers mots.*) Il t'a condamné à cinq ans de prison? Ils sont donc tous semblables, ces juges misérables! Ah! si j'avais été là je lui aurais dit bien fort: tu es un juge injuste qui a soif de t'abreuver des larmes des mères et des enfants!

Léopold. — Pourquoi, mon enfant, t'attrister ainsi? Ne te fâche pas! Demeure calme. Un jour viendra où nous aurons notre tour. Ecoute-moi, mon fils: tu sais que je t'aime beaucoup; tu es, avec ta mère, mon plus grand consolateur dans ma souffrance. En te voyant te fâcher ainsi, il me semble que je perds une partie du mérite que j'ai acquis en faisant mon devoir en défendant ma langue et ma foi.

Paul. — Pourquoi, père?

Léopold. — Parce que cet acte m'ayant conduit en prison tu te mets en colère en voyant ce qui m'arrive; tu sembles blâmer la Providence d'avoir peut-être fait agir les juges de la sorte afin que notre race se réveille de la somnolence qui la perd.

Paul. — Pardonnez-moi, papa, si je vous ai fait de la peine; c'est que j'étais sous l'empire d'une folle colère. Je suis jeune et j'hérite des faiblesses de mon âge. Quand on voit l'être à qui l'on doit la vie se résigner à aller en prison sans faire même un geste pour montrer qu'il dédaigne ses bourreaux; quand on voit son père qui, forcé de s'éloigner des siens, semble leur dire comme Jésus des Juifs méchants: pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font! Oh! alors l'indignation s'empare de moi! Je voudrais être fort et puissant pour défendre un être que j'aime plus que moi-même.

Léopold. — Mon fils, calme-toi!

Paul. — En face de l'injustice flagrante me calmer! Je suis le seul, avec ma mère, à partager vos douleurs. Les gens de notre

village, depuis votre condamnation première, semblent nous fuir. Hier, j'ai entendu, en passant dans le village, quelqu'un qui, me montrant du doigt, disait : c'est son fils. Pourquoi, s'il savait que j'étais votre fils, ne pas être venu vers moi et s'être informé de vous? J'aurais dit : au moins en voici un qui sympathise avec nous! Mais non, il s'est tu. Pas une parole d'encouragement n'est sortie de sa bouche. Et pourtant la cause pour laquelle vous avez souffert et allez souffrir encore est bien aussi la leur! On dirait que depuis le jour fatal où vous fûtes condamné pour la première fois, on dirait qu'on doive vous fuir comme on fuirait un lépreux.

Léopold. — Voyons, mon fils, du calme! Tous les gens dont tu sembles te plaindre, je les ai vus hier et les jours précédents : ils m'ont tous encouragé ; les uns m'ont offert de l'argent pour m'aider à plaider ma cause ; d'autres m'ont dit qu'ils sympathisaient avec moi. J'ai vu des mères qui, les larmes aux yeux, me disaient en partant pour la ville : courage, monsieur Léopold, un jour viendra où, du sein même de la race Saxonne, s'élèvera des gens pour venger l'innocence. Tu vois, mon enfant, que cela doit me faire sup-

porter avec plus de résignation la sentence qui s'abat sur ma tête. Si on te montrait du doigt, en disant: c'est son fils, et qu'on ne te disait rien autre chose, c'est qu'on croyait que ton jeune âge ne connaissait pas encore toutes ces tristes choses. Voilà tout.

Paul. — Merci, mon père, vous avez rendu quelque peu de calme à mon âme. Quand je passais par les rues du village je croyais toujours entendre des voix qui disaient: c'est le fils du prisonnier. Je voyais mains se lever pour me désigner d'un geste de mépris. Je voyais les petits oiseaux qui chantaient leurs joyeuses chansons; et ces chants me brisaient le cœur; ils semblaient narguer ma souffrance. Je souffrais à fendre l'âme, tandis que ces petits êtres jouissaient. Ah! que j'aurais voulu les voir souffrir de la perte d'un père ou d'une mère, de la perte d'un petit tombé aux mains d'un dénicheur! A présent, père, je verrai les choses sous un autre jour. Je me dirai, en voyant tomber les feuilles mortes: elles ont souffert comme moi. Quand l'hiver viendra avec son cortège de maux, je me dirai: beaucoup de gens souffrent avec moi. Cela console un peu, n'est-ce pas,

père, de savoir que l'on n'est pas les seuls à sentir l'aiguillon de la douleur?

Pauline. — C'est bien, tu seras digne de ton père; tu ne maudiras pas le mauvais sort qui vient s'abattre sur nous. Supporte sans faiblir les maux que Dieu laissera fondre sur notre famille.

Paul. — Oui, maman.

Pauline. — Maintenant, va te reposer un peu, n'est-ce pas?

Paul. — Bien, j'y vais. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VI.

Pauline et Léopold.

Pauline. — Quand dois-tu partir, mon Léopold?

Léopold. — Demain matin. J'ai demandé au juge de m'accorder quelques jours de liberté, et il a refusé. Pour obtenir le peu de liberté que j'ai, cette nuit, il a fallu qu'un ami garantisse pour moi de ma fidélité.

Pauline. — Oh! le monstre! Et pour une

bagatelle être condamné à cinq ans de prison. Ah! si ces législateurs éhontés savaient.......... Mais non, quand on jouit on ne s'imagine pas ce que c'est que de souffrir! Oui, si je ne croyais aux justes châtiments d'un Dieu vengeur je ne supporterais pas de voir partir le compagnon de mon existence, peut-être pour toujours; de voir un pauvre petit être inconsolable dépérir à vue d'œil! Ah! c'est horrible!

Léopold. — Sois forte, femme! Souviens-toi de notre cher fils auquel tu dois donner l'exemple de la résignation. (*On entend le tonnerre gronder dans le lointain. Le père se lève et va voir à la fenêtre de droite.*) Des nuages noirs dérobent à nos regards le jour naissant. Un orage effrayant se prépare à l'horizon lointain. (*Il revient et voit sa femme assise, pensive, près de la table.*) (*Il dit à part:*) Pauvre épouse!

SCÈNE VII

Pauline, Léopold et Paul.

Paul. — (*Arrivant subitement de la gauche.*) Quel rêve affreux! Je les voyais, ces

monstres, se saisir de lui, lui mettre des chaines aux mains et aux pieds, le traîner ainsi jusqu'à une voiture qui le conduirait en prison. Et lui, mon père, calme comme un agneau qu'on mène à la boucherie, il ne disait rien. Que j'aurais donc voulu être fort ; je l'aurais défendu avec toute la puissance de mon être ; j'aurais vaincu ces hommes sans cœur. Ensuite, je serais allé vers leur maître et lui aurais dit : prenez garde à vous ; car vous ne seriez pas le premier tyran égorgé par un homme du peuple !

Léopold. — Voyons, mon Paul !

Paul. — Mon père !

Léopold. — Est-ce de l'affreuse tempête que tu as eu peur ?

Paul. — Non, je venais de faire un rêve affreux. (*Entendant le tonnerre, Paul regarde à la fenêtre.*) Comparée à cette tempête-ci celle d'hier n'était que jeu d'enfants.

Léopold. — Voulez-vous que pendant l'orage nous priions un peu ?

Paul. — A votre idée.

Léopold — (*Il se met à genoux ainsi que Pauline et Paul.*) Notre Père, qui êtes aux cieux ; que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Pauline. — (*Seule, pendant que Paul semble fatigué d'entendre ces paroles* :) Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : ne nous induisez pas en tentations ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Léopold. — Je crois en Dieu le Père tout puissant..........

Paul. — (*Il se lève brusquement à ces mots.*) Non, je n'y crois plus en ce Dieu que j'ai sottement adoré. Non, je n'y crois plus ; car s'il existait il ne pourrait voir d'un œil indifférent notre horrible agonie.

Léopold. — Paul, pourquoi ce blasphème ?

Paul. — J'en suis rendu à croire qu'il n'y a que les entasseurs d'argent qui ait un Dieu. A eux, tout réussit : les richesses viennent d'elles-mêmes se jeter à leurs pieds sans qu'ils

semblent s'en préoccuper ; tandis que nous, ce n'est qu'avec un dur labeur que nous parvenons à amasser les quelques sous que nous possédons.

Léopold. — (*Avec peine.*) Mon fils !

Paul. — Oui, il n'y a que les riches et les puissants qui semblent avoir le droit de respirer librement sur cette terre. Nous, nous sentons toujours peser sur nos épaules tout le poids des maux que le hasard a déversés sur le monde. Cela doit cesser. Quand je serai grand je saurai si la foi de ma première jeunesse n'était qu'une foi aveugle, calculée pour m'empêcher de me révolter contre une autocratie que j'abhorre. Ah ! malheur à vous, tyrans, quand j'aurai la certitude qu'il n'y a pas de Dieu pour récompenser la vertu ; qu'il n'y a pas de Dieu pour punir le crime ! Malheur à vous ! Mon âme, trempée dans la douleur, sera de fer pour faire exécuter les projets qu'elle aura conçus. Non content d'avoir été l'instigateur ou l'exécuteur de l'œuvre de la mort, j'irai sur vos tombes, tyrans, insulter à vos restes. Mon rire moqueur se repercutera des pierres tombales jusqu'à vos ossements. Je me moquerai de votre

impuissance, à vous qui, d'un geste de la main, pouviez rendre toute une nation malheureuse. Ah! l'ultime revanche! Je foulerai d'un pied orgueilleux ces tertres où l'herbe n'osera même pas pousser. Je vous montrerai qu'un homme meurt; mais qu'un peuple, lui, ne meurt pas.

Léopold. — (*Avec émotion*). Assez, mon enfant, n'est-ce pas? Je pars dans quelques instants. Laisse-moi te parler un peu. Ecoute-moi bien, ne veux-tu pas? Depuis assez longtemps déjà, ta mère et moi remarquions le funeste dérangement qui se produisait dans ton âme. Nous nous demandions, anxieux, où tu pouvais avoir puisé ces doctrines que tu exposes avec un orgueil effrayant. Dis-moi, mon Paul, qui t'a dit qu'il n'y avait pas de Dieu pour récompenser le bon ou punir le méchant? Dis-le moi franchement, veux-tu?

Paul. — J'ai puisé ces doctrines en moi-même.

Léopold. — Non, mon fils, cela ne peut pas être. Tu es trop jeune pour que ton cœur soit aussi perverti. Dis-moi la vérité, n'est-ce pas, enfant chéri??

Paul. — La vérité, je vous l'ai dite. Vous

dire autre chose ce serait aller à l'encontre de ce que m'a dicté mon cœur.

Léopold. — La haine seule t'a donc dicté ces choses ? Et dans une même haine tu as enveloppé et le Dieu en qui tu dois avoir foi, et que tu dois aimer plus que nous-mêmes, et les hommes que tu ne devrais pas haïr parce qu'il sont tes frères en Jésus-Christ. Ecoute-moi, mon fils. Je suis sur mon départ. Veux-tu graver dans ton cœur les quelques conseils que je vais te donner ? Eh bien, mon enfant, si tu veux être heureux ici-bas et gagner le ciel, il faut que tu pardonnes l'injure et le mépris. A l'imitation de Notre Seigneur, il faut pardonner à ceux qui nous persécutent. Pour gagner le paradis, il faut que tu croies en Dieu qui, sûrement, existe : dans la nature tout prouve l'existence d'un être créateur et instigateur de tout ; et cet être c'est Dieu. Si Dieu n'existait pas la terre n'aurait pas de cause, et ses habitants, pas de but ; tandis que c'est le contraire qui est. La science nous montre que rien, dans l'ordre naturel, n'existe sans cause ; que tout retourne vers un but déterminé d'avance par le Créateur. Toi, mon fils, tu croirais que l'homme seul ne tendrait vers aucun terme !

Cesse tes illusions, chéri! Crois m'en: si mon expérience et l'expérience des siècles n'étaient pas là je ne croirais pas. L'expérience des siècles est toujours là, toujours plus grande, pour éclairer le monde et guider l'humanité.

Paul — Mon père!

Léopold. — Avant que je ne vous quitte dis-moi, mon enfant, je crois. Je serai plus heureux d'aller à l'instant même dans les fers, sachant que mon Paul croit, que de rester ici, sachant que mon enfant est un athée.

Paul. — (*Prenant la main de son père et sanglotant.*) Je crois, mon père.

Léopold. — Je suis heureux, mon fils. Je pars content de toi et fier de votre résignation à tous deux. (*Embrassant son épouse et son fils.*) Adieu!

Pauline. — Non pas; mais au revoir bientôt. (*Le père, le fils et la mère sortent, émus, par le fond.*)

Rideau.



